

Delphine ROUX

[*Kokoro*]



*Éditions  
Philippe Picquier*

© 2015, Editions Philippe Picquier  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Couverture* : © Plainpicture/Score. by Aflo

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1111-0

[merigorand, *manège*]

Je ne sais pas conduire. A la différence de Seki, je n'ai jamais tourné un volant de ma vie. A part peut-être celui d'une auto-tamponneuse, il y a longtemps, au parc d'attractions. Il pleuvait ce jour-là, tout timidement depuis le matin.

J'avais peu dormi tant j'espérais les manèges chromés, l'odeur grise des pétards, les tubes aux refrains faciles. Un entre-deux pour quelques heures.

Je me souviens du sourire de ma mère sur le pastel d'un botchan dango, de ses yeux doux caressant mon visage, de sa main qui me disait *Vas-y*.

[jidousha, *automobile*]

Aujourd'hui, Seki roule en 4x4 Toyota dernier modèle.

Elle a pris le forfait Entretien total chez CarClean, s'y rend tous les quinze du mois après son travail.

Je ne suis jamais monté dans la voiture de Seki. Je n'y ai jamais été convié. A ses yeux, je ne fais cas de rien, on peut me suivre à la trace *si maman voyait ça*.

La voiture de Seki doit sentir la Vanille des îles, peut-être la Fraîcheur yuzu. Comme sa maison, sa vie entière.

[ie, *maison*]

Seki habite en périphérie, au sud. Là où tout pousse plus vert. Où les maisons sont dites contemporaines, pensées par des architectes, des paysagistes qui alignent des cache-pots monochromes sur des graviers ratissés de frais. Là où l'on s'invite pour des brunches *à l'anglaise*, des apéritifs dînatoires *à la française*.

Je n'ai jamais bougé du cœur de la ville depuis que je vis seul. Je ne dis pas que c'est mieux. C'est comme ça. Mon immeuble se tient au bout d'une impasse ponctuée de sorbiers. De mes voisins, je ne connais que certains bonjours échangés dans l'escalier. Ceux de la dame alcoolisée dès le petit-déjeuner que son chien emmène prendre l'air, ceux du couple de quinquagénaires toujours vêtus de noir, ceux de l'adolescente aux cheveux roses à l'air souvent inquiet.

[hashiru, *rouler*]

Je roule à vélo. Le même depuis quinze ans.

J'en sais les contours, les éraflures, la moindre corrosion.

Je n'ai jamais pédalé bien loin. Cela m'importe peu. Je ne suis pas un voyageur. Aucun bagage n'encombre mes placards, aucune valise à roulettes. Pas de sac à dos non plus.

Mon vélo me sert à me rendre à la bibliothèque où je travaille, à la maison de retraite pour voir grand-mère. Et puis à l'ancienne maison, au cimetière. Le reste, je le fais à pied.

[yoka, *temps libre*]

Je ne remplis guère mon temps vacant.

Le plus souvent, j'observe le monde en proximité. Je n'agis pas sur lui, n'essaie pas de le modifier. Pas l'envie, la volonté de ça. Je laisse aller. Un ballottement infime, un doux roulis. Gentil berce-ment quotidien, de gauche à droite, sur l'assise qui m'accueille. Et puis je sais que d'autres se chargeront des affaires du monde. Que d'autres y trouveront des passions. Autant leur faire plaisir donc. Je n'ai jamais été égoïste.

[koudou suru, *agir*]

Seki a beaucoup d'activités en plus de son travail. Elle fait du yoga le mercredi midi, va au cinéma le mercredi soir et, chaque samedi matin, elle suit un cours de calligraphie à domicile.

Seki est une jeune femme moderne, dans l'écho des titres de magazines, dans la maîtrise du visible. Elle dit que je devrais faire comme elle, me bouger. Que je serais certainement mieux dans mes baskets. Ses conseils amplifient mes silences.

Mes baskets et moi, je crois, nous entendons joyeusement.



[seisyounen, jeunesse]

Quand j'étais petit, je courais sans cesse après le temps, rien ne semblait m'épuiser. Papa, attendri, m'appelait *vif-argent*. J'avais toujours un désir, une envie sur le feu, des yeux qui disaient *et si on essayait de*.

Je prenais des cours de piano, faisais du baseball et du judo.

Dans la pénombre de la remise, je pâtissais des gâteaux d'argile, menu du repas de la famille Lego dont j'étais forcément le père.

Sur le tas de sable du jardin, j'élaborais des cités de cailloux, dessinais des sentiers feuillus. Je créais des royaumes pour les escargots, leur aménageais des chambres nuptiales : il fallait des bébés gastéropodes. Pour autant, la lignée n'était guère simple à composer. Les bestioles, même lentes, se montraient peu coopératives. Elles glissaient du lit de mousse, ne se touchaient pas. Il n'y aurait pas de progéniture. Grains de quartz alors dans la machine, dans mes idées d'enfant.

J'aimais lire aussi. Sans mesure. Avidement. Me colleter aux signes s'agrégeant en histoire, me gargariser de syllabes et de sons que je décidais magiques. Je vénérâis les super-héros, réinvestissant leur toute-puissance au cœur de mes jeux.

On me proclamait enfant précoce, on me promettait un destin. Peut-être pensais-je, à l'époque, que j'en aurais un.

Aujourd'hui, je regarde le monde en proximité. Je regarde les autres faire ce que je ne fais pas, ce que je ne fais plus. Voilà.

[fumidasu, *avancer*]

Mon premier vélo, un cadeau de mes parents pour mes cinq ans. Bleu avec un panier jaune sur le devant afin d'y installer Fuji, un lapin rouge tricoté par grand-mère.

Avec Seki, les soirs d'été après le bain, nous roulions sur la sente qui longeait la maison. Ça sentait les narcisses, le seringat, la menthe sauvage. On vocalisait en pédalant, libres, le corps brûlant de joie sous le coton des jinbei. Nos cheveux humides, fins comme des fils de soie. Parfois Seki me donnait la main. Mes doigts pâles dans les siens, nous avançons en cadence. Ma grande sœur qui m'aimait comme une mère. Mon inséparable qui me tendait son existence, au risque de tomber ; qui m'aidait à avancer.

A sept ans, bien que je sois capable de m'affranchir des roues de sécurité, je refusais obstinément qu'on les enlève. Je ne voulais pas qu'on ampute mon vélo, tout était bien comme ça. Et puis un matin, profitant que j'étais à l'école, papa

les retira d'autorité. J'ai ravalé ma colère comme un mauvais sirop, d'un coup sec.

Malgré les encouragements, les remontrances alentour, je ne suis jamais remonté sur mon vélo.

Désormais, le porte-bagages de Seki m'accueillerait. J'avais classé le dossier, elle l'avait signé et approuvé.

[housou, *emballage*]

Je me suis remis en selle par la ruse de grand-mère.

Le jour de mes quinze ans, elle a débarqué dans ma chambre chargée d'un vélo hollandais enrubanné de rose, comme dans les films. *Tiens, mon Koichi, comme ça tu pourras faire mon marché plus facilement.*

Seki n'était pas là pour voir ça, elle étudiait le droit aux Etats-Unis.

Grand-mère a toujours été intelligente, plus fine que les événements, dans le détour des choses, sans précipitation. Le souffle coupé, j'ai embrassé ses douces joues de riz et, dans ma tête, je lui ai dit que je l'adorais.

Pendant des heures, j'ai roulé à m'en faire mal aux jambes, au dos, aux reins. Pour rattraper un peu le temps usé, les pétales de pruniers envolés, les chants d'oiseaux perdus.

[otanjoubi omedetou gozaimasu,  
*bon anniversaire*]

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Je suis allé chercher une canette de coca au distributeur d'en bas. *Les bulles, c'est la fête* disait toujours papa.

Seki ne m'a pas téléphoné. Seki a beaucoup de travail. Seki me téléphone peu. Elle est Directrice des Ressources Humaines à la mairie de la ville. A poste important, majuscules de rigueur.

Grand-mère non plus ne m'a pas appelé. Mais dans le brouillard de ses jours, peut-être connaît-elle des éclaircies ; peut-être lui arrive-t-il de penser au gâteau glacé couronné de chantilly qu'elle me préparait chaque six mai.

[keeki, gâteau]

Je suis allé à la pâtisserie Kobayashi. La meilleure du quartier à ce que disait toujours grand-mère. Et grand-mère s'y connaissait ; elle avait donné pendant quarante ans des cours de cuisine dans un lycée professionnel.

Madame Kobayashi est l'incarnation du cliché commerçant : des sourires télécommandés, le mot qu'il faut pour s'assurer la fidélité du chaland, les mains impeccablement manucurées, des avis réguliers sur le temps qu'il fait ou qu'il devrait faire. Quant à sa boutique, une bonbonnière cocotte à la française où il fait bon attendre son tour.

Parfois, madame Kobayashi dit *bonne journée* quand il est dix-neuf heures. Madame Kobayashi ressemble à un chou à la crème, un gros corps rond que domine une petite tête au cou égayé de dentelle blanche. Madame Kobayashi a toujours un air gêné lorsque mon tour arrive. Une moue timide de petite fille, des yeux de moine triste.

Elle fait partie de ceux qui n'ont pas intégré l'histoire. Elle fait partie de ceux qui parlent du passé en évoquant *le drame*, comme à l'époque, dans les journaux. Je ne lui en veux pas, je ne peux pas lui en vouloir.

J'ai acheté deux cakes au matcha.

Il reste de la chantilly en bombe dans le frigo, ça fera l'affaire. Ce sera un peu comme avant.



[yoku, *désir*]

Il fait beau temps, des cirrus indolents caressent le ciel. L'appartement est chaud de lumière. Une odeur de paille tiède cerne doucement les choses, des points de poussière ondulent en contre-jour. Tout est flottement.

Du balcon, j'entends les cris des enfants de l'école d'à côté.

Parfois, je reste des minutes sur mon futon à les écouter chanter, se bagarrer, rire, faire semblant de. J'ai faim de leur enfance en bleu marine, je ne serai jamais repu de ce début d'existence, jamais rassasié.

Je voudrais rapetisser, retrouver une voix claire, l'énergie, la densité d'une sève de printemps. Je voudrais que papa et maman viennent me chercher le soir, les mains pleines de mochi ; qu'ils me demandent si j'ai passé une bonne journée, si j'ai bien travaillé, si mon bento était bon.

Dans ces songes-là, je retrouve l'envie de désirer. Juste dans ces songes.

[seityou, *grandir*]

Seki pense que j'ai l'âge mental d'un gosse de dix ans, tout au plus, qu'il faudrait que je pense à grandir, à agir en homme.

Le mot homme a peut-être été inventé pour d'autres que moi.

Il ne fait pas partie de mon dictionnaire intime.

[shisen, *regard*]

Les yeux de Seki changent quand elle est en colère. La tension les rend métalliques, perçants comme ceux des éperviers. Quand nous étions petits, nous les observions longuement faire du surplace avant qu'ils ne plongent sur leur proie.

Je suis la proie volontaire de Seki. Je ne vais pas au carnage mais je ne lui résiste pas.

Aujourd'hui, quand elle m'évalue, Seki s'intéresse à moi.

C'est déjà ça.

[kakurega, *tanière*]

Je n'ai rien fait dans l'appartement. Il est semblable à ce qu'il était quand je l'ai acheté avec ma part d'héritage. Je n'ai jamais supporté le bruit lancinant des perceuses ; allier les couleurs aux objets pour faire joli m'ennuie. Je crois que je n'ai pas ce goût-là, pas le sens de cet effort-là.

Je ne vois pas ce qui est laid, la disgrâce matérielle glisse sur moi, je ne m'y arrête pas.

Seki dit que je me laisse aller *si papa voyait ça*. Que la poussière n'est pas bonne pour la santé, que je devrais jeter mes niaiseries infantiles. Que ses filles de cinq ans sont plus mûres, plus ordonnées, plus responsables *le sens des réalités, enfin !*

Seki dit que mon salon aurait besoin d'un bon coup de peinture.

Ses murs jaunes me conviennent. La sensation lénifiante d'évoluer dans le monde de Pikachu. Une terre d'enfance désertée par Seki, définitivement, un soir d'hiver.

[shokutaku, *table à manger*]

Souvent, je reste en arrêt devant mon frigo ouvert. Hypnotisé par la lumière bleutée, les couleurs franches, acidulées, des produits entassés. Une partie de mon salaire passe dans l'alimentaire.

Je teste les nouveautés mises en avant, à hauteur de main, par les chefs de rayon cravatés des supermarchés. J'ai conscience d'être une cible, peu m'importe. J'achète, je consomme. Voilà. Je mange, je ne grossis pas. Si je suis convaincu, je fais goûter le meilleur à grand-mère. La dernière fois, elle a eu des gâteaux marbrés au chocolat blanc, des mousses de fruits rouges et leur soupe de crème à l'ananas, un curry de thon au melon.

Je ne veux pas faire la cuisine même si je sais la faire. Même si j'aimais la faire. La découpe des poissons, la dorure d'un tofu jusqu'à ce qu'il ait la belle couleur du renard, les strates colorées des maki n'avaient aucun secret pour moi. La grande école de grand-mère, ses tours de main partagés.

Aujourd'hui, nous ne mangeons que de l'industriel, du mondialisé.

Je sais bien les colorants, les conservateurs et autres stabilisants.

Je sais bien. C'est comme ça.

[yoso, *ailleurs*]

Les soignantes de la maison de retraite, je crois, ne m'aiment guère. Quand je déambule dans les couloirs interminables de cette maison qui n'en a que le nom, elles se rassemblent en leur blancheur synthétique, les pieds gourds dans leurs savates ajourées.

Les regards se font critiques. Les balais-serpillères voudraient me botter le cul, les mains gantées sûrement m'étriper, je le sais. Presque systématiquement, elles me répètent qu'il ne faut pas tenter grand-mère, que toutes mes gâteries sont mauvaises pour sa santé. Je me contente de leur sourire et de passer mon chemin. Assurément, ce sont leurs menus mixés prédigérés qui n'ont jamais convenu à grand-mère. Ses bols repartent quasi pleins à chaque fin de repas. Mais je ne veux pas entrer dans le débat.

Jamais grand-mère ne laisse ce que je lui apporte. Elle prend le temps de mastiquer, de déguster, de se poser entre chaque bouchée. Elle garde même les emballages des gâteaux qu'elle a

préférés dans son sac à main. On se régale, on se regarde, sans mot dire.

Grand-mère a toujours préféré le plaisir à la règle, alors je poursuis sa tradition, sans une once de remords. Je sais ce qui est bon pour elle. Elle a toujours su ce qui l'était pour moi.



[youi, *facile*]

Oui l'abondance de mon frigo.

Je pourrais tenir un siège, entretenir une famille, inviter.

Je pourrais.

Depuis longtemps, le micro-ondes est un fidèle assistant.

Je n'aime guère la texture des liquides vaisselle, ils laissent une pellicule poisseuse sur les mains, exhalent des odeurs qui m'écoeurent. Alors je mange, je bois, je tranche, j'engloutis à l'aide d'ustensiles en plastique. J'apprécie cette dînette jetable.

Oui, je me cherche des excuses pour en faire le moins possible.

Je le sais, peu m'importe.

[chouwa, *harmonie*]

Seki dit que si je m'arrangeais un peu, je pourrais être beau.

Que les tons pastel iraient bien à mon teint.

[matsu, *attendre*]

Chaque soir, maman attendait papa dans une impatience mêlée de tension. Je le voyais à son sourire sincère et pincé tout à la fois, à cette ride du lion qui barrait verticalement le milieu de son front.

Maman était la classique femme japonaise au foyer. Ses rêves d'émancipation, elle les avait bien cachés dans le repli de ses silences et de ses gestes. Femme aux mains souvent gantées de blanc, aux cheveux que faisait briller l'huile de camélia. Dévouée, trop dévouée. Toute la vie de maman semblait fossilisée sur les retours de mon père ; sur la préparation du dîner qui le ravirait. Maman collectionnait les fiches-cuisine des magazines, les rangeant précieusement dans un classeur rouge. J'aimais feuilleter son recueil coloré, imaginer les textures, les goûts, les décorations à la surface des gâteaux. Il m'arrivait de fermer les yeux, de tourner les pages et de m'arrêter soudain : cette recette, maman la ferait aujourd'hui. Et elle

la faisait. Capable de courir la ville pour trouver les ingrédients précis. Pour faire plaisir, sans cesse. Pour nourrir au mieux sa famille. Elle qui avait coupé les ponts avec la sienne, refusé des héritages encombrants. Elle qui disait qu'elle n'avait plus de passé, que nous étions son présent. Elle qui souvent, sans savoir que je la voyais, essuyait des larmes avant même d'avoir tranché les oignons.

Parfois, papa emmenait maman au restaurant – il disait que ça la reposerait – puis au théâtre. Maman se faisait belle, mettait son kimono mauve et sa bague en jade. C'est grand-mère qui nous gardait. Grand-mère qui avait adopté maman à la première seconde où elle l'avait vue. Qui savait qu'elle rendrait son fils heureux.

Et je crois que mon père l'était, ses yeux émus à chaque mot, même insignifiant, de ma mère.